Léo Lesquereux : 1806-1889

Autor(en): **Favre, L.**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel**

Band (Jahr): **18 (1889-1890)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LÉO LESQUEREUX

1806 - 1889

PAR M. L. FAVRE

Nous étions fiers de compter parmi les savants qui ont illustré le Nouveau Monde plusieurs amis, membres de notre Société, qui servaient de trait-d'union entre la Suisse et la grande république américaine, dont ils ont su reconnaître l'accueil en lui consacrant le reste de leurs forces et de leur vie; Agassiz, Arnold Guyot, F. de Pourtalès, sont morts les uns après les autres, en laissant dans la science des traces brillantes de leur passage. Léo Lesquereux, qui s'est éteint octogénaire au mois d'octobre 1889, était le dernier de cette colonie d'émigrants avec laquelle nos esprits et nos cœurs aimaient à communiquer à travers l'Atlantique, et dont nous redisions les noms et les travaux à la génération actuelle, qui ne les a pas connus personnellement.

Bien que la carrière scientifique de Lesquereux appartienne en grande partie à l'Amérique, notre Société des sciences naturelles, dont il était membre honoraire, a décidé qu'une notice nécrologique lui serait consacrée dans son Bulletin. Je m'acquitte de ce pieux devoir avec le sentiment de tristesse qu'on éprouve en déposant une fleur sur la tombe d'un homme de bien, d'un homme d'un mérite exceptionnel, dont la vie n'a été qu'une succession d'épreuves douloureuses. Il m'a honoré de son amitié, mais

j'ai le regret de n'avoir pas eu assez de rapports avec lui lorsqu'il était encore au milieu de nous. En 1842, je lui ai succédé dans le poste de maître de la classe supérieure des écoles de la Chaux-de-Fonds, qu'il avait occupé peu d'années auparavant; nous avons eu des amis communs avec lesquels il était en relation continuelle, mais je n'ai pu lui parler qu'en 1855, lors du voyage unique qu'il fit en Europe depuis son départ, et qui coïncidait avec la réunion de la Société helvétique des sciences naturelles à la Chaux-de-Fonds, où il assista avec son ami Desor et où il fit des communications extrêmement intéressantes.

Dans la notice remarquable écrite par M. Fritz Berthoud pour le *Musée neuchâtelois*, et à laquelle je ferai de nombreux emprunts, la vie entière de son ami Lesquereux est résumée en quelques lignes : « C'était, dit-il, un sage, un Socrate; les épreuves ne l'avaient point troublé. Il a bu cent fois à la coupe amère de l'adversité, et jamais la moindre plainte n'est sortie de ses lèvres. Il fut un homme aussi rare par l'esprit que par le caractère; ni son nom, ni son exemple ne peuvent être oubliés parmi nous. »

Certes, les calamités de tout genre ne lui ont pas manqué, ni dans son pays, ni en Amérique; chaque fois qu'un rayon de soleil semblait lui sourire, un nouvel orage fondait sur lui; tout autre en aurait été accablé; sa foi le sauvait du découragement. Il a passé par les situations les plus diverses, les plus précaires, entravé qu'il était par une infirmité cruelle qui l'isolait au milieu de la société et rendait difficiles et pénibles ses rapports avec les autres hommes. Il devint sourd avant d'avoir atteint l'âge de trente ans, et fut obligé d'abandonner la carrière de l'enseigne-

ment qu'il aimait, où il se distinguait par des capacités d'un ordre supérieur, qu'attestent encore aujourd'hui ses anciens élèves, dont il avait conquis l'affection et l'estime. Son existence ne fut plus dès lors qu'un long renoncement; tout ce qu'il entreprit pour se mettre à l'abri du besoin lui manqua au moment où les circonstances lui promettaient des jours meilleurs; on pourrait dire de lui qu'il n'eut point de chance, si ce mot avait quelque signification. Malgré ses déboires, il resta serein, aimant, reconnaissant, fidèle à ses amitiés; nulle envie, nulle aigreur, son âme planait au-dessus de ses misères; content de peu, il poussa la probité, le désintéressement, l'abnégation jusqu'à l'héroïsme, et, malgré le travail acharné de toute sa longue vie, il resta pauvre, avec les facilités et dans une situation où d'autres s'étaient promptement enrichis. Sa consolation suprême dans ses disgrâces était la science; pour m'en convaincre, il m'écrivait en 1885 : « Malgré des difficultés sans doute fort grandes, mais non insurmontables, j'ai poursuivi toute ma vie mes occupations de naturaliste, travail d'affection qui m'a payé avec usure en jouissances inexprimables ma peine et mes efforts. Par ma surdité absolue, je suis forcément délivré, privé, si vous l'aimez mieux, des attraits, des liens et des devoirs de la sociabilité. Ces liens et ces devoirs se sont naturellement reportés sur les objets scientifiques qui me sont tombés sous la main, disons mieux, que la Providence a placés sur mon chemin. En suivant mes inclinations et en me livrant ainsi à des études chéries, je n'ai pas même eu l'occasion de faire mon devoir, en tant que le devoir exige le renoncement à nous-même. J'ai toujours passé les

moments les plus heureux de ma vie à l'étude des mousses avec le microscope, ou des pierres et des fossiles dans mes explorations innombrables, soit en Europe, soit dans les espaces immenses des Etats de l'Union. Quand, avec la jouissance, l'argent est venu — et il n'est guère venu, comme bien vous savez, — je l'ai accepté avec reconnaissance, car j'en avais toujours besoin pour ma famille, mais il me semblait qu'il ne m'était pas légitimement dû.

« Considérée ainsi, ma carrière a été cependant assez belle pour m'empêcher d'en désirer une autre, ou d'envier celle d'aucun de mes amis. Un de mes fils me disait hier :

« — Le professeur Guyot a su mieux faire que toi.

« — Comment?

« — Il a gagné une jolie fortune.

« — C'est vrai, mais comptons, mon ami. J'ai autour de moi mes fils, mes nombreux petits-enfants qui, tous, honorent le vieux grand-père et l'entourent de soins, lui donnent tous les jours, en toute occasion, les preuves les plus évidentes de respect et d'affection. J'ai même déjà deux arrière-petits-fils; l'un que j'ai vu dimanche, et qui est un des plus beaux enfants qu'on puisse contempler. Compte un peu, si tous ces biens, ces joies de la famille étaient à vendre, combien crois-tu que cela me vaudrait? Et penses-tu que je pourrais m'en séparer pour la plus grosse fortune du monde ?

« Un peu d'argent de plus! Et puis après? La mesure est-elle jamais remplie au gré de nos désirs? Les désirs deviennent promptement de l'avidité, c'est le tonneau des Danaïdes, plus on y verse, plus il est vide; plus nous avons, moins nous savons jouir. »

Voilà l'homme dont j'ai à vous entretenir; nous le connaissons maintenant tout entier ce philosophe chrétien qui a su se faire une place à part dans le tourbillon de la société américaine, absorbée dans la poursuite des intérêts matériels, et qui lui donnait le spectacle rare et étrange d'un savant pauvre s'obstinant à lui livrer à peu près gratuitement son travail, sa science, lui révélait des secrets destinés à l'enrichir, lui indiquait des gisements de houille, des sources de pétrole, vraies mines d'or, sans songer à en demander sa part.

Léo Lesquereux est né à Fleurier le 18 novembre 1806; son père, simple ouvrier, avait un modeste atelier de fabricant de ressorts de montre, et ne demandait rien de plus pour son fils; mais sa mère, dont les idées étaient plus relevées, désirait qu'il devînt pasteur; elle plaçait là son idéal, et tint bon. Le jeune garçon fut donc mis de bonne heure au latin chez M. le pasteur Vust, à Môtiers, où il se rendait tous les jours. Vers treize ou quatorze ans, il entra au collège de Neuchâtel, mais son budget était si limité qu'il fut obligé de donner des leçons pour avoir le nécessaire, et commença de bonne heure sa lutte pour l'existence. La première année ne fut pas brillante, il n'eut que le prix de bonne conduite, mais ses facultés se débrouillèrent dans les auditoires, en belles-lettres, en philosophie où l'enseignement du pasteur Guillebert le transforma; là ses compositions firent époque. C'était un lecteur assidu, mais de livres sérieux; il avait la passion des promenades solitaires même dans les sites réputés dangereux; c'est ainsi qu'il dégringola du haut des rochers de

Sassel, au-dessus de Fleurier, et se blessa grièvement. Il faisait les vers avec facilité, avec élégance, mais demeura rétif aux mathématiques comme la plupart des jeunes Neuchâtelois de cette époque. Condisciple d'Auguste Agassiz (le frère du naturaliste) et d'Arnold Guyot, il se lia surtout avec ce dernier, dont la mère, restée veuve, avait à Hauterive un pensionnat de demoiselles, qui attirait bien des cœurs. Le sien y fut pris et éprouva un premier échec.

Il avait à peine terminé sa philosophie qu'il accepta une place de maître de langue française à Eisenach, et partit pour l'Allemagne. Il échappait ainsi à la théologie pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, et trouvait le moyen de gagner quelque argent tout en apprenant l'allemand. Il tomba au milieu d'une société assez mondaine qui lui fit le meilleur accueil et l'accabla d'invitations pour avoir l'agrément de s'exercer dans la pratique de la langue française et dans la conversation, sans bourse délier. C'était charmant, peu lucratif, mais Lesquereux n'y songeait pas et se laissait aller à la douceur de ces relations nouvelles qui l'enchantaient. Il avait eu son roman malheureux à Hauterive, l'amour lui ménagea une revanche à Eisenach, dans la famille du baron de Wolfskeel, vieux général saxon, commandant la petite garnison de la ville.

Sa fille aînée, élevée à la cour de Weimar, charmante, instruite, mais sans fortune, s'éprit du fils du fabricant de ressorts de Fleurier; les sentiments étaient réciproques, et malgré la disproportion des situations et l'avenir incertain du jeune homme, le mariage fut résolu.

Lesquereux revint au pays chercher un emploi; il

fit la route à pied et arriva épuisé chez ses parents qui n'avaient aucune connaissance de ses intentions matrimoniales, et rêvaient sans doute pour lui un autre établissement. Leur fils épouser une baronne! Qu'en feraient-ils dans leur atelier, dans leur forge? Il y avait de quoi tomber à la renverse. Un poste d'instituteur était vacant au Locle, sa commune d'origine; il se présenta et fut nommé. Bientôt une autre place lui parut plus désirable, c'était à la Chaux-de-Fonds, la classe supérieure du collège, qu'avait occupée Charles Prince; le traitement était de 1800 fr.; il n'en avait que 1500, c'était une fortune. Il concourut avec vingt-deux autres candidats et fut proclamé vainqueur. Il courut à Eisenach chercher sa belle fiancée et, ivre de bonheur, il s'établit à la Chaux-de-Fonds en 1830; il avait vingt-quatre ans.

On ne tarda pas à apprécier les mérites du nouveau maître, dont l'enseignement, l'affabilité, les talents, la modestie lui gagnèrent tous les cœurs. Le grand village montagnard fut hospitalier et sympathique au jeune ménage qui inspirait l'intérêt le plus vif. Tout annonçait un avenir heureux, lorsqu'un malheur irréparable les plongea dans l'angoisse et la détresse: Lesquereux devint sourd. C'était une infirmité de famille; tout ce qu'il fit pour la combattre demeura sans effet et absorba leurs petites économies. Alors commencèrent les mauvais jours. Il dut quitter sa place, chercher une occupation lucrative, se fit guillocheur, faute de mieux, et malgré son application et ses veilles, ne parvint pas à acquérir l'habileté nécessaire pour suffire à l'entretien de sa famille — il avait deux enfants. — Ces nobles cœurs firent la cruelle expérience des horreurs du besoin.

Réduit à la dernière extrémité, Lesquereux retourna chez son père, qui consentit à le recueillir avec sa famille et à lui apprendre son métier, mais à la condition de le traiter comme un apprenti, le dernier venu, dont il devait remplir les rebutants offices. On sait ce que cela signifie; cette initiation dura deux ans.

Tomber des enivrements d'Eisenach et des relations aimables et douces de la Chaux-de-Fonds dans la boutique d'un faiseur de ressorts, où tout est imprégné d'huile, d'émeri, de charbon, où le travail, sauf la trempe, est machinal et abrutissant, quelle chute pour un homme délicat, pour un savant, pour un poète. Il ne parvint à résister aux suggestions du désespoir que grâce à son admirable femme, à ses relations avec l'excellent Dr Allamand, et à sa passion pour la botanique, qu'il étudiait depuis plusieurs années, et qui devait lui apporter la célébrité. Ses moindres loisirs étaient consacrés à la recherche des plantes, et le jour vint où sa réputation le mit en rapport avec des notabilités scientifiques, en particulier avec W. Schimper, de Strasbourg, qui faisait des apparitions fréquentes avec Braun chez son ami Agassiz, à Neuchâtel, et ne manquait pas d'assister aux séances de notre Société, où il fit de très attachantes communications. Schimper devinant chez Lesquereux de rares aptitudes et l'étoffe d'un naturaliste, lui conseilla l'étude des mousses et le recommanda à des spécialistes renommés tels que Mühlenbeck, de Mulhouse, le Dr Mougeot, de Bruyères-en-Vosges, Lenormand, Desmazières, etc. Des liens d'amitié se nouèrent; on fit des échanges de plantes; grâce à M. Edouard Vaucher, originaire de Fleurier, grand industriel et négociant à Mulhouse, ces botanistes

purent visiter le Val-de-Travers, la source de l'Areuse, gravirent le Chasseron, firent connaissance avec la flore du Jura, et ne furent pas médiocrement surpris de voir leur savant correspondant en blouse, limant des lames d'acier et les passant au feu, comme un simple ouvrier.

Dans une lettre qui m'est tombée par hasard dans les mains, le Dr Mougeot lui écrit : « Je me suis donné à vous par cet entraînement de mon cœur qui a toujours cherché à être agréable à ceux avec lesquels la Providence m'a mis en rapport. Pendant de longues années, un digne ami, le capitaine Chaillet, de Neuchâtel, m'avait habitué à recevoir de douces émotions venant du Jura; la mort m'avait enlevé cette faveur. Je regrettais toujours le brave capitaine, mes souvenirs en étaient remplis, lorsqu'un autre ami que nous pleurons aussi, le regretté Mühlenbeck, m'apprend qu'il existe dans une des plus agréables vallées du Jura, au pied du Chasseron, un botaniste qui pourrait pour moi remplacer Chaillet si je voulais l'aider dans l'étude des mousses. Il ajoutait de tels détails sur votre situation, sur vos excellentes qualités, qu'ils me poussèrent vers vous bien plus encore que les avantages que je pourrais retirer au point de vue de la botanique. Je fis les premières démarches, vous y avez répondu; nos âmes sympathisaient ainsi que nos goûts, nos inclinations, nos pensées. Quand nous avons pu nous donner une poignée de main, lire sur nos fronts les rapports que Dieu avait établis entre nous, il fut facile de reconnaître que nous étions créés l'un pour l'autre. Aussi, mon cher Léo, quand je vous voyais passer vos ressorts sur les charbons ardents, j'admirais votre résignation à un travail si

au-dessous de votre intelligence, et je vous estimais cent et cent fois plus heureux que W. Schimper qui, déjà à cette époque, donnait libre cours à sa *Schwermerei*, comme disent les Allemands ».

Stimulé par de tels encouragements, Lesquereux prenait sur son repos pour se procurer et déterminer les mousses qui tapissent les rochers, les troncs des arbres, les pierres de nos cours d'eau, le sol de nos forêts, et s'étendent comme un matelas à la surface des tourbières de nos hautes vallées. C'est ainsi qu'il parvint à dresser le catalogue des mousses de la Suisse, plus de trois cents espèces, et qu'il acquit sur la formation de la tourbe des notions qu'il sut mettre à profit dans une circonstance qui le fit sortir de son obscurité et le révéla d'une manière bien inattendue comme un savant d'une rare valeur.

Vers 1840, la Société d'Emulation patriotique de Neuchâtel, voyant avec inquiétude nos forêts disparaître rapidement, avait mis au concours l'étude des tourbières au point de vue de leur formation, de leur exploitation, de leur reproduction et de leur avenir, sujet d'une haute importance pour notre pays. Lesquereux demanda à son père la permission d'entreprendre ce travail. Le prix de mille francs, promis comme récompense à l'auteur du meilleur mémoire, décida le patron à faire un sacrifice et à se relâcher de la rude discipline de l'atelier. Il lui accorda pour ses recherches un jour et demi par semaine dont il pouvait disposer à son gré. Lesquereux avait trente-quatre ans et sa famille se composait de quatre fils.

Alors commencèrent une série d'explorations et d'expériences de toute sorte sur les marais tourbeux de la vallée des Ponts, de la Brévine, du Seeland,

poursuivies malgré les difficultés du climat et des saisons avec une ardeur et une constance qui rappellent l'abnégation, l'énergie déployées à la même époque par Agassiz et A. Guyot dans l'étude des glaciers. Pour ne pas perdre de temps, il partait le vendredi soir, marchait toute la nuit, passait le samedi et le dimanche sur le terrain, occupé à opérer des sondages, des mesures de température à l'intérieur des dépôts tourbeux, à reconnaître le rôle de l'eau, à visiter les exploitations des tourbières, à prendre des renseignements auprès des ouvriers. Le lundi matin il revenait prendre sa place à l'établi.

C'est ainsi qu'il composa sur ce sujet entièrement neuf un mémoire de plus de trois cents pages d'impression qui émerveilla le jury, et fut publié en 1842. Il n'existait en français aucun ouvrage spécial sur les dépôts tourbeux; parmi les auteurs allemands, Wiegmann, le plus répandu, n'avait envisagé la question qu'au point de vue chimique; le chemin était à peine déblayé, et les idées généralement admises, même parmi les savants, étaient entachées d'erreurs et de préjugés transmis par la tradition. Tout devait donc être repris à nouveau et basé sur l'observation rigoureuse et sur des expériences bien conduites. J'ai relu avec un vif intérêt ce mémoire, divisé en trois parties : la théorie, la pratique, l'exposé scientifique. C'est lui qui a établi le premier la véritable origine de la tourbe, sa croissance, et le rôle prépondérant des mousses, en particulier de plusieurs espèces de sphaignes dans les tourbières de nos montagnes. Il distingue les dépôts immergés des dépôts émergés; donne la théorie rationnelle de l'exploitation, démontre l'âge de ces dépôts et la lenteur de leur reproduction,

combat le préjugé qui accuse les tourbières d'être une cause de refroidissement et d'insalubrité; enfin, établit le premier l'analogie qui existe entre les dépôts de houilles et les tourbières qui en furent le premier état dans les époques géologiques où la végétation des cryptogames présentait des proportions formidables.

« Si j'osais dire les labeurs de cette année, écrit-il à un ami, personne n'y croirait ». Il couchait ici ou là, dans une grange, dans une écurie. Près du lac des Taillères, une brave femme lui prêtait une petite chambre qui lui servait de bureau et d'observatoire; de là, toute la journée, ou pendant la nuit une lanterne à la main, il courait visiter ses baromètres, ses thermomètres, ses hygromètres, placés sur les marais et sur les collines environnantes [1].

Le succès couronna ses travaux; il obtint la récompense, mais en l'accordant, tous les juges n'avaient pas admis les idées de l'auteur; parmi ses contradicteurs on cite Agassiz et C. Nicolet, de la Chaux-de-Fonds. Une minutieuse inspection de plus d'une semaine, faite sous la direction de Lesquereux sur les marais qu'il avait étudiés, des Verrières au Landeron, l'emporta enfin sur tous les partis-pris; Agassiz, le premier, reconnut loyalement son erreur et le déclara dans un rapport au Conseil d'Etat.

Pour ajouter à cette distinction, le gouvernement lui commanda un *Manuel* sur l'exploitation des tourbières, et le ministre de Prusse lui accorda une subvention de 2400 fr. pour continuer ses études. Immédiatement, Lesquereux songea à étendre le cercle

[1] Fritz Berthoud, *Musée neuchâtelois*, février 1890.

de ses investigations et partit pour visiter les tourbières des Vosges, de la Bavière, de la Saxe, de la Prusse, de la Hollande ; il poussa jusqu'en Danemark et en Suède.

A son retour, il fut chargé par le Conseil d'Etat de diriger l'exploitation modèle d'une tourbière achetée dans ce but. Plus tard, lorsqu'on discuta le desséchement des marais du Seeland, il fut consulté et envoyé à Berne avec M. de Marval pour représenter les intérêts du canton. Il publia sur ce sujet dans les journaux et dans la *Revue suisse* plusieurs articles destinés à dissiper des illusions et à éclairer les autorités des cantons riverains sur le peu de valeur des terrains du Seeland, au point de vue de la culture, et sur les dépenses énormes nécessaires pour en faire des terres arables. Les tentatives onéreuses et déplorables faites plus tard pour établir des exploitations rurales sur la tourbe à Witzwyl et à Avenches, ont démontré la solidité des vues de Lesquereux sur ce sujet, et combien son esprit clairvoyant devançait les idées de ses contemporains.

Ces occupations nouvelles l'avaient éloigné de son établi et de ses ressorts ; il ne s'en plaignait pas, il voyait même avec joie poindre l'espoir d'un cours à donner à l'Académie, qui ne demandait pas mieux que d'attirer à elle un tel travailleur, lorsqu'un événement imprévu ruina tous ses plans. C'était la révolution de février, à Paris, qui provoqua l'explosion du 1er mars 1848 et eut pour conséquences la dispersion des protecteurs de Lesquereux et la suppression de l'Académie de Neuchâtel.

Que faire dans un tel désarroi, retourner à sa forge, reprendre la blouse de l'ouvrier? Il n'en eut pas le

courage ; d'ailleurs ses amis, Agassiz, Desor, l'appelaient en Amérique, Arnold Guyot se préparait à émigrer aussi ; on lui promettait ce que l'Europe lui avait jusque-là refusé.

Après des hésitations mortelles, il se décida à profiter de cette planche de salut, et s'embarqua au Havre le 3 août 1848 avec sa femme, ses cinq enfants, avec ses livres et tout ce qu'il avait pu emporter de son ménage. Le navire à voiles *Queen-Victoria*, portant trois cents émigrants, eut une traversée pénible ; pendant six semaines il fut battu par des vents contraires et par une tempête qui emporta deux mâts ; Lesquereux n'en parlait qu'avec effroi ; aucun spectacle poignant ne leur fut épargné ; tous les ennuis l'attendaient en arrivant à New-York ; il se hâta de gagner Boston, où il fut reçu par Agassiz au commencement de l'hiver. Celui-ci le présenta aux principaux savants de l'Université de Cambridge, en particulier au botaniste Gray, le de Candolle de l'Amérique, qui lui donna de l'occupation pour les premiers moments et finit par décider un riche banquier de Columbus, M. Wm Sullivant, adonné à l'étude des mousses, à le prendre à son service pour mettre en ordre ses collections et les augmenter par ses recherches et ses explorations. Ce fut pour Lesquereux un marché de dupe ; il était exploité à raison de 500 dollars pour un an, mais avec le remboursement de ses frais de voyage dans le *stage* Sullivant et Cie, c'est-à-dire l'entreprise des transports par voiture ou par eau dans ce rayon. Il y avait alors peu de chemins de fer et les communications étaient si primitives que la pauvre famille mit une semaine pour parcourir les trois cents lieues de Boston à

Columbus, ce qu'on fait aujourd'hui en quelques heures. Et c'était en hiver, et un retard de huit jours dans l'arrivée de leurs effets les laissa pendant ce temps dénués de tout, dans une chambre sans meubles, sans lits, où ils campèrent comme de vrais émigrants.

Une fois établie à Columbus, la famille de Lesquereux ne quitta plus cette ville, mais lui était toujours en campagne; les immenses plaines de l'Ohio l'attristaient, lui donnaient le spleen, il fut autorisé par son patron à entreprendre, durant le premier hiver, un voyage de reconnaissance dans les Etats plus au sud, le Tennessée, l'Alabama, les Carolines, la Géorgie, où il trouva un climat plus doux, un sol plus varié et une flore nouvelle pour lui. Déjà peu après son arrivée, en 1849, il envoyait à son ami Fritz Berthoud des correspondances très étendues qui furent publiées dans la *Revue suisse*, dont la rédaction avait alors son siège à Neuchâtel. Ces *Lettres écrites d'Amérique*, qui se continuèrent les années suivantes, forment un volume qu'on peut lire encore aujourd'hui avec intérêt, j'en ai fait l'expérience, aussi reçurent-elles le meilleur accueil. On y trouve le résumé d'observations sincères sur le pays, les habitants, la nature du sol, les eaux, les productions, les forêts, le commerce, l'industrie, l'esclavage, la culture intellectuelle, les écoles, les sectes et en particulier l'émigration, à propos de laquelle il entre dans des détails infinis et donne de précieux conseils. En présence de cette abondance de renseignements de toute nature, on se demande avec surprise comment un homme entièrement sourd et qui a dû apprendre l'anglais sans l'entendre parler, a pu connaître à ce

point les hommes et les choses; mais n'oublions pas qu'il avait de bons yeux, les yeux d'un botaniste, qu'il était frappé par la nouveauté des scènes qui s'offraient à lui et dont rien ne pouvait le distraire, qu'il était observateur de sa nature, et qu'il ne craignait pas de demander des explications sur ce qu'il ne comprenait et n'entendait pas. Il a souvent exprimé son étonnement en voyant la facilité avec laquelle des hommes du peuple, des paysans, des mariniers, des bûcherons, rédigeaient sur son calepin les réponses aux questions qu'il leur adressait; il insiste surtout sur l'hospitalité, la bonté, la complaisance, le dévouement qui se cachent d'ordinaire sous la froideur, la rudesse, l'indifférence quasi repoussante de l'Américain.

Il semble qu'en mettant le pied sur le sol de ce pays encore presque neuf et où il restait tant à entreprendre, Lesquereux ait adopté les habitudes des pionniers du Far-West, disons plutôt qu'il les avait déjà; ses expéditions sur nos tourbières le disent assez. Mais que sont-elles auprès des difficultés, des périls, des hasards auxquels est exposé un pauvre sourd, voyageant le plus souvent seul, à pied, dans une contrée inconnue, dont il ignore la langue, ne parvenant pas à se faire comprendre, ni à expliquer sa profession d'une manière satisfaisante. *Of what use?*[1] était la question dont tout le monde l'accablait. Un botaniste récoltant des mousses pour la science, voilà ce qu'un Yankee, qui voit dans son semblable un « business man[2] », ne peut absolument pas concevoir.

[1] A quoi cela sert-il?

[2] Homme d'affaires.

Pour s'exposer ainsi à toutes les vicissitudes de cette existence de demi-sauvage, il faut une santé de fer, une volonté inébranlable, une dose de confiance et d'audace que nous ne pouvons assez admirer; elle a permis à Lesquereux de faire des observations, des études, des expériences auxquelles les savants de cabinet restent forcément étrangers et qui lui ont valu cette supériorité, reconnue plus tard avec éclat.

« Les Américains sont forts en mousses, dit-il dans une lettre, beaucoup plus qu'on ne le croit en Europe, et Sullivant est le plus fort de tous; mais pour un glaneur de ma force, il y a encore beaucoup à faire. Et tout est plaisir dans ces recherches, dans ces petites trouvailles des épis et des grains oubliés. La faim, la soif, la fatigue, l'isolement, la pluie, l'orage, ne comptent pas.... Je suis enragé aux recherches, c'est là que je bats mon patron à plate couture. Ces Américains ne savent pas se servir de leurs jambes; ils vont à cheval, ils collectent à cheval, ils regardent d'en bas les rochers et n'osent gravir une pente de 50 à 60 degrés; moi, je vais partout et il m'est permis ainsi de découvrir une foule de choses que personne encore n'a vues, ni touchées dans les localités même les plus explorées. Et pourtant, je le répète, je ne fais que glaner. »

Au bout d'un an, M. Sullivant remercia son aide et s'en débarrassa en se réservant néanmoins sa collaboration, mais en lui abandonnant le profit de leurs publications. C'étaient ou des livres, ou des herbiers de mousses américaines, dont Lesquereux avait préparé deux éditions, une de 355 espèces, une autre de 580, chacune représentée par plusieurs échan-

tillons desséchés qu'il avait seul recueillis, préparés, collés, analysés au microscope, étiquetés. Ce travail l'occupa pendant six ans.

Heureusement qu'il avait d'autres ressources; en quittant la Suisse, il avait emporté une pacotille de montres, qu'il trouvait l'occasion de placer pendant ses voyages dirigés dans tous les sens. Peu à peu ce petit trafic acquit une certaine importance; ses fils ouvrirent un magasin à Columbus; ils avaient du crédit en Europe et des clients dans l'Ohio et dans les Etats voisins. Leur capital augmentait d'année en année, la fortune leur souriait de nouveau. Mais la crise commerciale de 1857 et la terrible guerre de la sécession en 1860 anéantirent leurs espérances. Les fils partirent pour l'armée; les ventes cessèrent, il fallait payer les marchandises en magasin, ce fut une perte de 200000 francs, ce fut la ruine, et le pauvre dépouillé fut réduit à se louer comme teneur de livres, à raison de 30 francs par semaine.

Il fallait tout recommencer, et cette fois c'est la paléontologie qui, à cette époque, vint en aide à Lesquereux. Plusieurs années auparavant, en 1851, grâce aux bons offices d'Ed. Desor, encore en Amérique, il fut invité par les naturalistes Rogers et Lesley à se joindre au « Survey » chargé d'étudier les houillères de la Pensylvanie. Desor, qui était de la partie, avait proposé à ses collègues d'appeler Lesquereux pour leur venir en aide. Celui-ci arriva, se mit à l'œuvre, et chacun reconnut sa supériorité à tous égards. A partir de ce moment, et d'année en année, sa réputation de géologue se répandit des bords de l'Atlantique aux rives du Pacifique. Tous ceux qui s'occupaient de la recherche du charbon

vinrent à lui; il fut le père de la botanique paléontologique et l'oracle consulté partout. Sa vie se passait en courses tantôt dans un Etat, tantôt dans un autre, tantôt pour le charbon, tantôt pour le pétrole. Mme Agassiz, dans la biographie de son mari, l'appelle le premier botaniste paléontologue des Etats-Unis, et Gray le nomme un observateur de premier ordre. Lesley a dit : « Si Lesquereux avait su mieux tirer parti de ses connaissances et des occasions qui s'offraient à lui, il aurait fait une belle fortune, très légitimement gagnée ».

En effet, outre les travaux officiels, commandés par les Surveys, une foule de sociétés commerciales, poussées par la fièvre des affaires, le chargeaient d'étudier telle ou telle contrée en vue de gisements à exploiter, et ces sociétés disposaient de capitaux puissants. Une seule source de pétrole, une seule mine de cuivre, de plomb, remboursait, en peu de temps et au centuple les frais de découverte. Mais Lesquereux se considérait comme un ouvrier à la tâche, se contentait du pain quotidien, et ceux qu'il enrichissait avec tant d'honnêteté et de naïveté helvétique n'eurent pas la délicatesse de lui faire la moindre part dans leurs gains.

Quant aux Surveys officiels qui l'employaient régulièrement et qui ont continué jusqu'à sa fin, il en retirait des appointements modestes mais assurés, et lui fournissaient toutes les facilités et tous les moyens d'étude qui lui étaient nécessaires.

C'est donc à Ed. Desor, notre ancien vice-président, que revient l'honneur d'avoir tiré Lesquereux de l'obscurité où il végétait, de l'avoir mis à la vraie place où ses talents pouvaient se manifester, et où il

pouvait espérer d'obtenir enfin une juste récompense de ses labeurs. Il me souvient qu'à chaque nouvelle publication importante de Lesquereux, notre ami Desor ne manquait pas d'en écrire un compte rendu dans les journaux et d'envoyer ceux-ci en Amérique pour attester sa sympathie. Il me faisait admirer les magnifiques planches qui illustraient ces ouvrages et me les expliquait en rendant hommage à celui qui savait débrouiller, déterminer, nommer ces plantes si curieuses des divers étages géologiques.

A propos des travaux et des recherches de Léo Lesquereux, je me permets de citer ici quelques fragments de lettres qu'il écrivait à son ami M. Charles Godet, notre ancien collègue, l'auteur de la *Flore du Jura*, pour le tenir au courant de ses travaux et de ses découvertes :

Le 3 juin 1853. — « Exalté par une note de W. Schimper à propos d'une espèce douteuse, voilà Sullivant qui remet en question la détermination de toutes nos hypnacées. Non seulement il faut recommencer le travail du microscope, et vous saurez qu'une seule espèce me prend souvent une semaine entière d'observations patientes, mais pour suivre son plan d'étiquettes explicatives, j'aurai à rédiger à peu près la matière d'un volume en latin, qui ne me rapportera guère que les frais d'impression et de publication. »

« Vous attendez mes mousses avec impatience, cher ami; si je ne vais pas au printemps vous les porter, je vous les enverrai l'hiver prochain. Cette collection tire sa valeur du nombre des espèces et

de l'exactitude des déterminations. J'ai cependant été forcé de marcher plusieurs fois à l'encontre des déterminations de Müller, de Schimper et même de Sullivant, l'homme exact, savant et rigide par excellence, et de regretter la création de plusieurs espèces qui ne sont nouvelles que pour ceux qui ne les connaissent que par des échantillons isolés et ne les ont pas *vues croître* pour en suivre le développement et les variations de formes suivant les localités. »

« Mes collections de phanérogames se gâtent ici et sont mangées des vers. Je les ai offertes au Locle, qui est ma commune d'origine, et où se forme un musée. Où qu'elles aillent, elles seront plus utiles qu'ici où je ne trouverais pas une plante à échanger. Excepté Gray, Porrez, Sullivant et quelques autres, nos professeurs de botanique en Amérique sont les ânes les plus stupides du genre des baudets. Je les ai vus à l'œuvre. »

« Vous aurez reçu la deuxième édition de la *Flore* de Gray; si vous n'y avez pas trouvé grand changement pour les plantes phanérogames, vous aurez admiré le magnifique travail de Sullivant sur les *mousses* et les *hépatiques,* qui laisse bien loin tout ce qui a été fait jusqu'à présent comme travail élémentaire. C'est un cadeau que Sullivant a fait à Gray, et même après avoir donné son labeur, il a payé de sa bourse la gravure des planches. Il va sans dire que j'ai fait ma part, surtout pour l'étude au microscope des espèces difficiles, dont quelques-unes nous ont pris chacune *plusieurs semaines* de travail continuel au microscope. Mais j'avais pour stimulant la certitude d'arriver ainsi à la publication définitive de nos col-

lections de *Musci exsiccati*, lesquelles, citées par le Manuel, ne pouvaient plus rester en arrière. »

« Au point de vue scientifique, il me reste beaucoup à faire avant d'être quelque peu satisfait du résultat de mes recherches, non plus en botanique vivante, mais en botanique pétrifiée. Non seulement mes collections de plantes fossiles des houilles, bien que considérables, doivent être augmentées par l'étude des quelques bassins houillers d'Amérique que je n'ai pas encore visités, mais la flore des sols, ou formation quaternaire du Mississipi, doit être encore étudiée une année ou deux avant qu'il me soit possible de porter un jugement ou de m'y reconnaître un peu moi-même. Ce que les tourbières avaient fait pour moi en Suisse, les houilles me l'ont procuré en Amérique, c'est-à-dire une petite réputation, basée sur ma facilité à reconnaître les différents lits de houille par les plantes fossiles des schistes qui les recouvrent. Quand il y a dans un bassin houiller une douzaine de couches différentes, l'identification de telle ou telle au point où elle affleure est souvent d'une grande importance pour la poursuite des travaux. Cette réputation me fournit les occasions d'étudier ce qui me manque encore. J'ai trois offres assez avantageuses et j'accepterai, si je ne vais pas en Suisse, celle qui me donne les plus grandes facilités d'étude et offre ainsi le plus haut intérêt. »

« Je réponds à votre observation concernant les feuilles des végétaux fossiles; vous dites : « Je ne comprends pas trop bien les travaux de ptéridographie (fougères); il me paraît que les feuilles fossiles des végétaux phanérogames offrent dans leur nervation des caractères plus solides, etc. »

« Vous ne diriez pas cela si vous connaissiez les fougères des houilles. D'abord leur nombre est extraordinairement limité; à peine compte-t-on deux cents espèces de ces restes d'une flore encore incomprise. Aussi longtemps que le ptéridographe se contente d'étudier les espèces en elles-mêmes, de les comparer à celles de la même époque, il arrive facilement à reconnaître leurs différences spécifiques ou l'identité de ces débris. Les difficultés commencent au moment où l'observateur, voulant généraliser, tente de reconstruire comme vivante une flore qui n'existe qu'en fragments imparfaits, au moment surtout où il veut comparer les végétaux de l'époque carbonifère avec ceux de notre époque actuelle. Ce travail de reconstitution le pousse à des essais de classification plus ou moins imaginaires et plus ou moins absurdes. Les travaux de Gœppert en sont un frappant exemple. Le résultat le plus certain est de le laisser entre deux chaises : celle du passé et celle du présent, c'est-à-dire dans le vide et l'incertitude. Tandis que si le paléontologiste des houilles se contente de chercher l'identité de ces espèces avec telle ou telle espèce de la *même époque*, décrite ou figurée par les auteurs, vous pouvez être certain qu'il marche aussi sûrement que celui qui détermine des plantes vivantes.

« Je ne me pose pas en savant professeur pour essayer de comparer quelques bribes de fougères fossiles avec les nombreuses espèces qui couvrent notre globe, et discuter l'organisation de ces végétaux, dont à peine quelques parties des formes extérieures nous sont connues. Je me borne à déterminer nos espèces américaines en comparaison avec celles qui

ont été décrites en Europe, et je décris celles qui sont différentes. La part essentielle de mon travail, celle à laquelle j'attache le plus d'importance, parce qu'elle est pratique et a un but d'utilité incontestable, est l'identification des différents lits de houille d'après les plantes fossiles contenues dans leurs ardoises. Les résultats de ces études ont eu assez de valeur pour fixer l'attention de nos géologues américains, qui en ont reconnu l'importance pratique et l'exactitude. Voilà ce qui me procure ces continuelles explorations de mieux en mieux rétribuées et qui m'ont permis d'étudier jusqu'à présent presque toute l'étendue de nos bassins houillers d'Amérique, c'est-à-dire quelque chose comme 60 à 70 000 milles carrés environ. »

« *Deuxième question :* L'impossibilité de déterminer les fougères actuelles par la disposition des nervures ne me semble pas aussi évidente que vous l'affirmez, peut-être parce que je ne suis pas au courant des travaux récents. L'excellent ami Mougeot qui, dans les derniers temps de sa vie, s'occupait essentiellement des fougères, enthousiasmé de l'ouvrage de Presl, affirmait que la classification et la détermination des fougères étaient, non pas seulement possibles, mais faciles et magnifiquement établies par les nervures. Peut-être les auteurs récents ont-ils voulu faire pour les fougères ce que Mitten fait pour les mousses : mettre de côté les caractères établis, parce qu'ils ne sont pas constants ni certains, pour en substituer d'autres qui ne le sont pas davantage, ou qui, c'est le cas avec Müller, le sont infiniment moins.

« Voilà tantôt vingt ans que je ne travaille guère que les cryptogames, surtout les mousses. Or, à en

juger par cette famille, que je crois connaître, je déclare *qu'il n'y a pas un seul caractère qui soit absolument certain*. De même, je crois que la nature, si loin que nous cherchions, n'a rien fait qui puisse être reconnu comme règle invariable de conformation de genres ou d'espèces. Il n'y a donc, suivant moi, *aucun caractère naturel fixe et permanent.*

« Nous n'avons rien d'autre à faire qu'à étudier les espèces comme la nature les fait, en tenant compte des différences qui peuvent se trouver dans tel ou tel organe, peu importe. La nature ne fait point de règles, c'est nous qui les établissons, et si elle en fait, nous ne sommes pas encore assez savants pour les découvrir, parce que nous ne sommes pas arrivés au foyer de son laboratoire. Prenons Hooker, qui est de votre opinion, mais qui avoue cependant que la nervation dans les fougères est d'une haute importance, souvent même plus importante que la fructification. Et voyez : il cite *Cyclopiltes Presliana* Sm. et *C. semicordata*, deux espèces fort distinctes, appartenant à deux continents différents, et qui ne se distinguent absolument que par les *nervures secondaires* portant la soie qui, dans une espèce, monte jusqu'au bord de la foliole, et dans l'autre, s'arrête à la capsule.

« Il y aurait bien d'autres exemples à citer à l'appui de ma thèse, mais je n'ai ni le temps, ni le savoir pour les discuter.

« Quant à votre opinion que les feuilles des dicotylédones offrent, par leur nervation, des caractères plus certains que celles des fougères, je vous assure que je ne la comprends pas. J'ai Oswald Heer depuis longtemps, j'ai tout ce qui s'est publié sur les plantes

fossiles tertiaires, crétacées et autres, Unger, Gœppert, Gaudin, Ettingshausen, Braun, etc., etc.; j'ai comparé des centaines d'espèces vivantes et de l'herbier de Gray et de celui de Sullivant, et je ne vois pas *un seul genre* qui se puisse caractériser d'une manière certaine par la nervation. Quand des auteurs, comme les suivants, font une synonymie comme elle l'est indiquée par Heer, on peut reconnaître ce qu'est la valeur de la nervation pour les dicotylédones :

Populus mutabilis Heer.
Salix lancifolia Al. Br.
Laurus dermatophyllos Otto Web. } même espèce.
Ficus pannonica Ettingsh.
Quercus ovalis Göpp.

« Prenez d'autres espèces ou d'autres genres, ce sera la même chose. « Un *Cinnamomum*, pour Heer, est un *Ceanothus* pour Braun, un *Rhamnus* pour le même, un *Daphnogene* pour Ettingsh., un *Camphora* pour Heer, un *Prunus* pour Braun et pour Karg un *Potamogeton*, un *Rhamnus* et un *Prunus!!*

« N'en rions pas, mais souvenons-nous que la flore fossile ne peut s'étudier que sur des débris incomplets dont les caractères génériques et spécifiques sont obscurs, difficiles et peu certains. Est-ce une raison pour la délaisser? L'étude de cette flore des vieux âges est dans son application à la géologie d'une valeur immense. Il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne peut donner maintenant. On se hâte trop de l'employer pour résoudre le problème des métamorphoses ou des créations des êtres. L'effort a sa valeur aussi. Mais au point où en est la science, les conclusions qu'il offre sont à mon avis prématurées. Ceci, vous le voyez, élimine les conclusions que Gray

a bien voulu tirer de mes recherches sur la flore fossile tertiaire du Tennessée, du Mississipi, auxquelles on ne peut jusqu'à présent attribuer aucune importance. »

« J'ai repris l'étude des mousses, ayant reçu considérablement d'espèces nouvelles ou intéressantes des Montagnes Rocheuses et de la Californie. Cette flore de la Californie est assez riche et particulièrement remarquable par son analogie avec celle des bords de la Méditerranée. »

1866. — « Il me vient des mousses de tous les côtés; chacun a recours à moi pour les déterminations, maintenant que Sullivant a quitté Columbus et ne tient plus guère à la science. »

1867. — « Notre nouvelle édition des mousses desséchées d'Amérique compte 536 espèces. La Californie m'a fourni, par Bolande, des choses extrêmement intéressantes; même à l'est des Montagnes Rocheuses, le nombre des espèces augmente chaque jour par de nouvelles découvertes. J'ai tant poussé et tant encouragé quelques-uns des jeunes gens qui m'écrivaient pour me demander aide et conseil sur l'étude des mousses, que, malgré le peu d'intérêt général qu'elle présente, cette étude a cependant aujourd'hui, il faut le reconnaître, un nombre respectable d'adeptes, disséminés sur tous les points de l'Amérique et, naturellement, tout ce qu'ils trouvent de nouveau ils me l'envoient. Voilà de quoi entretenir ma ferveur et me donner des joies bien supérieures à toutes les fêtes, à tous les bons dîners, à tout ce que le beau monde pourrait m'offrir pour me délecter.

« J'ai des fougères de l'île de Cuba que je tiens de Wright, et qui sont magnifiques; plusieurs présentent une analogie étonnante avec certaines espèces fossiles de nos houilles. Elles ne sont pas spécifiquement identiques, j'en conviens, mais elles ont un air de famille si notoire et si particulier, qu'on s'arrête surpris devant des caractères de nervation, de fructification et de configuration générale qui se sont conservés jusqu'à présent après une si longue série de formations diverses. »

Un moment vint cependant où, sentant ses forces diminuer et craignant de ne plus pouvoir gagner sa vie, il se décida à vendre, comme il avait dû le faire plusieurs fois, ses collections, ses livres; c'était en 1885. Je reçus de lui une série de lettres qui eurent pour conséquence l'achat par notre Musée de sa collection de mousses. Cet achat fut facilité par MM. Fritz et Georges Berthoud, qui avancèrent l'argent. Je détache de ces lettres les passages suivants qu'il est utile de conserver :

« J'ai eu trois amateurs pour mes collections : le Collège de Iowa-City, par le professeur Bride, qui estimait qu'elles ne devaient pas quitter l'Amérique, et le Musée de Lille, en France, par M. l'abbé Boulay, un célèbre bryologiste; mais je désirais avant tout qu'elles devinssent la propriété de Neuchâtel, pour prendre leur place à côté de celles du capitaine Chaillet et d'Agassiz. Elles se composent de plus de 2500 espèces, une moitié d'Europe et d'Amérique, l'autre moitié exotiques. J'ai beaucoup récolté moi-même, puis j'ai eu l'avantage d'être en relation avec les botanistes les plus distingués pour la bryologie depuis le

commencement du siècle, et j'ai acquis beaucoup par des échanges. Les noms les plus célèbres y sont représentés par de nombreux échantillons. Vous serez effrayés de la masse d'exemplaires doubles, surtout pour les espèces européennes, mais ils ont leur valeur soit comme documents historiques, soit comme objets d'échange. J'ai revu l'herbier d'un bout à l'autre, j'ai changé toutes les feuilles gâtées ou salies, de sorte que tout est en ordre; à cet égard vous pouvez être rassurés.

« Les diverses divisions de l'herbier étaient séparées chez moi dans une armoire par des rayons qui en rendaient l'étude très facile, surtout par la précaution que j'avais prise d'inscrire au bord de chaque feuille, au bas, le nom des espèces qu'elle renferme, de sorte qu'on peut trouver immédiatement l'espèce désirée sans avoir besoin d'ouvrir les feuilles.

« Comme j'avais encore beaucoup d'échantillons mis de côté comme surnuméraires, j'ai fait un paquet de tous ceux qui ont une valeur par leur rareté ou par la difficulté de les obtenir, et je l'ai ajouté à l'envoi. J'y joins aussi les livres que j'ai publiés avec Sullivant, les *Musci exsiccati Americani*, en deux éditions, puis les *Icones* de Sullivant, deux gros volumes avec planches, un manuel des mousses d'Amérique, puis les livres qui ont servi à mes études: la *Bryologie* de Schimper, en six volumes in-4°; le *Synopsis* du même auteur, celui de Müller, les mousses exotiques de Hooker et une série de volumes comprenant toutes les publications récentes.

« J'ai encore plusieurs livres scientifiques que je désirerais offrir à la Bibliothèque du Musée, en particulier les rapports géologiques du gouvernement et

des divers Etats qui, pour la plupart, sont de fort beaux et solides travaux. Mais tout est en anglais, et ils occuperaient de la place peut-être inutilement.

« Mon intention serait aussi de vous envoyer une collection d'échantillons de plantes fossiles; j'en ai de fort beaux du pliocène des Montagnes Rocheuses, qui ne sont pas très grands et qui seront toujours regardés avec plaisir et intérêt par les amateurs. Je pourrais y joindre aussi des plantes d'autres formations, du carbonifère surtout; mais les échantillons sont très gros, pesants et encombrants. Nous pourrons en causer lors de mon retour à Columbus, que je vais quitter pour deux ou trois mois. Il me faut encore travailler pour gagner le pain quotidien et j'ai beaucoup à faire en Pensylvanie pour la détermination de plantes fossiles de collections particulières qui, depuis mes publications sur ce sujet, sont devenues nombreuses et fort riches. Je suis content d'avoir cette occasion de me distraire pendant quelques semaines, espérant que le changement de vie me rendra un peu de mes forces considérablement diminuées par ce long hiver. » (Il avait alors 79 ans.)

Dès lors notre correspondance en est restée là, mais j'avais toujours de ses nouvelles par mon ami Fritz Berthoud. Je savais que l'octogénaire s'affaiblissait; qu'il habitait une maisonnette près de Columbus, seul avec l'aînée des enfants de sa fille, qui l'a soigné jusqu'à sa fin avec le plus admirable dévouement. Sa femme était morte depuis quelques années, et il espérait la rejoindre bientôt. Il vit venir son départ avec sa sérénité habituelle.

Pardonnez-moi, Messieurs, l'étendue de cette notice, mais il me semblait qu'une telle vie méritait d'être

rappelée ici, d'abord comme un hommage respectueux, puis comme un exemple aux jeunes gens si prompts au découragement et si pressés de parvenir, souvent sans l'avoir mérité par leur conduite ou leurs travaux.

En vous donnant la liste des publications de Lesquereux, extraite du volume 3, p. 970 du *Catalog of scientific papers* (1800-1873), édité par la *Royal Society of London*, que j'ai pu obtenir de la Bibliothèque de l'Université de Bâle, grâce à l'obligeance de M. le professeur Sieber, d'un journal de Columbus, *Le Capital*, et du catalogue de la Bibliothèque publique de Neuchâtel, il m'est impossible de l'accompagner d'une analyse scientifique. Je me contenterai de citer encore quelques lignes d'une lettre de Lesquereux, empruntée à son biographe, qui m'y avait autorisé d'avance, peu de jours avant sa mort :

« Mes travaux n'ont d'importance que parce qu'ils sont personnels et originaux. Avant moi, on ne connaissait rien des plantes fossiles d'Amérique, ni ici, ni en Europe. J'en ai décrit des milliers d'espèces, de toutes les formations géologiques. Ce sont des matériaux pour l'avenir. Mais le fonds scientifique m'ayant manqué, faute de grandes études préliminaires, il m'a fallu tout inventer, tout créer, moyens d'observation, livres, méthodes, et le reste. J'ai travaillé comme Daniel JeanRichard qui, voulant faire une montre semblable à celle qu'il avait vue par hasard, dut commencer par fabriquer ses outils et la prendre en plein métal, sans avoir à sa disposition aucune pièce préparée dans ce but. »

Ce rapprochement entre ces deux montagnards, entreprenants, hardis, doués d'un caractère original et d'une initiative indomptable, me paraît clore heureusement cette notice. Puissent leurs qualités fortes reparaître au moment voulu parmi les Neuchâtelois!

LISTE DES PUBLICATIONS DE LESQUEREUX

1. *Recherches sur les marais tourbeux;* 1 vol., Neuchâtel, 1844.
2. *Directions pour l'exploitation des tourbières;* 1 vol., Neuchâtel, 1844.
3. *Quelques recherches sur les marais tourbeux en général;* Neuchâtel, Mém. Soc. sc. natur., vol. III, 1845; Bibl. univ., Archives, VI, 1847, p. 154-158; Hammerschmidt, Allg. Oesterr. Zeitschrift, 1848, p. 73-76; Froriep, Notizen, V, 1848, col. 209-213.
4. *Catalogue des mousses de la Suisse;* Neuchâtel, Mém, Soc. sc. nat., III, 1845.
5. *Sur la tourbe.* (Extrait des Explorations dans le nord de l'Allemagne, etc.) Bibl. univ., Archives, IV, 1847, p. 202-203.
6. *Sur les plantes qui forment la houille;* Bibl. univ.. Archives, VI, 1847, p. 158-162.
7. *On the formation of Peat in the North of Europe* (transl.); Geol. Soc. Journ., IV, 1848, part. 2), p. 29-31.
8. *Observations on the coal measures of Ohio;* Boston, Proc. Nat. Hist. Soc., IV, 1851-54, p. 175-181.
9. *Ueber die Torfbildung im grossen Dismal Swamp;* Deutsch. Naturf. Versamml. Bericht, 1852, p. 172-173.
10. *Lettres écrites d'Amérique;* 1 vol., Neuchâtel, 1853.
11. *Découverte dans l'isthme de Panama d'une espèce d'Upas;* Neuchâtel, Soc. sc. nat., Bull. III, 1853, p. 71-72.
12. *New species of fossil plants, from the anthracite and bituminous coal-fields of Pennsylvania;* with introductory observations by *Henry Darwin Rogers* (1854); Boston, Journ. Nat. Hist., VI, 1857, p. 409-431.

13. *Rapport paléontologique* pour le Survey de D.-D. Oven; 4 vol., 1857-61, avec quelques planches.
14. *The paleontological report of Lyon, Cox a. L. Lesquereux,* as prepared for the geolog. rep. of Kentucky, Frankfort, 1857.
15. *Rapport paléontologique* contenu dans le rapport géologique de H.-D. Roggers sur la Pennsylvanie; Philadelphie, 1858, 50 p. et 20 pl.
16. *The fossil plants of the coal measures of the U.-S.,* with descriptions of the new species in the Cabinet of the Pottsville Scient. Association. Pottsville, 1858, 24 p. and 2 pl.
17. *On the order in the coal measures of Kentucky a. Illinois, and their relations to those of the Appalachian Coalfield;* Silliman, Journ., XXVI, 1858, p. 110-112.
18. *On some fossil Plants of recent formations;* Silliman, Journ., XXVII, 1859, p. 359-366.
19. *On some questions concerning the Coal Formations of North America;* Silliman, Journ., XXVIII, 1859, p. 21-37; XXX, 1860, p. 63-74, 367-384; XXXII, 1861, p. 15-25, 193-205; XXXIII, p. 206-216; XXXV, p. 375-386.
20. *On fossil plants collected by John Evans at Vancouver Island and at Bellingham Bay, Washington Territory;* Silliman, Journ., XXVIII, 1859, p. 85-89.
21. *Lesquereux, Léo,* and *William-S. Sullivant. — Characters of some new Musci collected by Charles Wright in the North Pacific Exploring Expedition, under the command of John Rodgers* (1859); Amer. Acad. Proc., IV, 1857-60, p. 275-282.
22. *Botanical and paleontolog. Report on the Geolog. State Survey of Arkansas.* Philadelphia, 1860, 100 p. with 6 plates.
23. *On the fossil fruits found in connection with the Lignites of Brandon;* Silliman, Journ., XXII, 1861, p. 355-363.
24. *On the fossil botany of Coal, and the character of the Millstone Grit in the Far-West;* Amer. Phil. Soc. Proc., IX, 1862-1863, p. 198-204.
25. *On Californian Mosses* (1863); Amer. Phil. Soc. Trans., XIII, 1869, p. 1-24.

26. *On the origin and formation of Prairies;* Amer. Journ. of Science and arts, XXXIX, 1865, p. 317-327; XL, 1865, p. 23-31.

27. *Musci boreali-americani quorum specimina exsiccata W.-S. Sullivant et Léo Lesquereux ediderunt.* Editio secunda. Columbus, 1865, 96 p.

28. *Rapport paléontologique de l'Illinois*, vol. 2 du Rapport géologique de H. Worthen; 1866, 40 p. et 18 pl.; vol. 4; 140 p. et 26 pl.

29. *Recherches sur l'origine des huiles minérales aux Etats-Unis;* Neuchâtel, Bull. Soc. sc.nat., VII, 2me cahier, 1866, p. 234-238.

30. *On Fucoides in the coal-formations* (1866); Amer. Phil. Soc. Trans., XIII, 1869, p. 313-328.

31. *Catalog of Pacific Coast Mosses;* Mem. of the California Acad. of sciences, San-Francisco, 1868, 38 p.

32. *On some cretaceous fossil plants from Nebraska;* Amer. Journ. of sc. a. arts, XLVI, 1868, p. 91-105.

33. *Catalogue des plantes fossiles de la houille;* 1868, avec 2 pl.

34. *On species of fossil plants from the tertiary of the State of Mississippi;* Amer. Phil. Soc. Trans., XIII, 1869, p. 411-430, with 10 plates.

35. *On fossil leaves from Fort Ellsworth Nebraska;* Amer. Phil. Soc. Trans., XIII, 1869, p. 430-434.

36. *Mode of preservation of vegetable remains in the American Coal measures* (1870); American Naturalist, V, 1871, p. 340-353.

37. *Report on fossil Flora.* Suppl. to the fifth. ann. Report of the U.-S. geolog. Survey of the Territories for 1871. Washington, 1872, 22 p.

38. *Age of the Rocky Mountain coal or lignitic formation;* Amer. Journ. of sc. a. arts, VI, 1873, p. 441-450.

39. *Monographie des plantes de l'étage crétacé du groupe Dakota;* 1874, 136 p. et 30 pl.

40. *Contributions to the fossil flora of the Western Territories:*

Part. I. *The cretaceous Flora;* Washington, 1874, in-4°, 136 p., with 30 plates.

Part. II. *The tertiary Flora;* Washington, 1878, in-4°, 366 p., with 65 plates.

Part. III. *The cretaceous and tertiary Flora;* Washington, 1883, in-4°, 283 p., with 59 plates.

41. *On the age of the lignitic formations of the Rocky Mountains;* Amer. Journ. of sc. a. arts, vol. VII, 1874, 12 p.
42. *Species of fossil marine plants from the Carboniferous measures;* 7th ann. Rep. of the Geolog. Survey of Indiana; 1875, 12 p., with 2 plates.
43. *On some new species of fossil plants from the lignitic formations,* p. 363-400; Columbus, 1875.
44. *New species of fossil plants from the cretaceous formation of the Dakota group;* Columbus, 1875.
45. *Silurian plants:* Land plants, recently discovered in the Silurian Rocks of the U.-S.; Amer. Phil. Soc. Proc., 1877, VII, p. 163-175, with 1 pl.
46. *Notice of Gaston de Saporta's Work: The Plants of the World before the advent of man;* Amer. Journ. of sc. a. arts, 1879, XVII, 13 p.
47. *On the tertiary Flora of the North American lignitic considered as evidence of the age of the formation.* Geol. Survey of the Territories, p. 275-365.
48. *Flore des houillères des Etats-Unis;* 1880, 700 p., 40 pl.
49. *Remarks on the cretaceous and tertiary Flora of the Western Territories;* Amer. Natur., 1882, p. 102-108.
50. *Manual of the Mosses of North America,* by Léo Lesquereux a. Thomas-P. Jämes, with 6 pl.; Boston, 1884.